

Sources écrites à partir du XV^e siècle

I. Hrbek

Parallèlement aux profonds changements survenus dans le monde et en particulier en Afrique à la fin du XV^e et au début du XVI^e siècle, on observe aussi des changements dans le caractère, la provenance et le volume des matériaux écrits servant de sources pour l'histoire de l'Afrique. Par comparaison avec la période précédente, on peut discerner un certain nombre de nouvelles tendances dans la production de ces matériaux, certaines appartenant à l'ensemble du continent et d'autres seulement à certaines parties, en général de l'Afrique au sud du Sahara.

D'abord, en liaison avec la croissance continue des sources narratives de toutes sortes (récits de voyageurs, descriptions, chroniques, etc.), on voit apparaître maintenant en grand nombre des matériaux primaires nouveaux tels que correspondances et rapports officiels, ainsi que ceux des commerçants et des missionnaires, contrats et autres documents d'archives, qu'on ne trouvait auparavant que de façon sporadique. L'abondance croissante de ces matériaux est une aide bien plus efficace pour l'historien ; mais en même temps il devient de plus en plus difficile d'en avoir une vue d'ensemble.

Par ailleurs, nous pouvons observer une diminution très nette du volume des sources narratives arabes pour l'Afrique au sud du Sahara. En revanche, c'est cette période qui a vu l'éclosion de la littérature historique écrite en arabe par des autochtones, et c'est seulement depuis cette époque que nous pouvons entendre des voix d'Africains authentiques parler de leur propre histoire. Les premiers exemples, qui sont aussi les mieux connus, de cette historiographie locale proviennent de la ceinture soudanaise et de la côte orientale de

l'Afrique; dans les autres parties de l'Afrique tropicale, cette évolution ne se fera que plus tard.

Au cours des deux cents dernières années, les Africains ont aussi commencé à écrire dans leurs propres langues, en utilisant d'abord l'alphabet arabe (par exemple en kiswahili, hawsa, fulfulde, kanembu, diula, malgache), puis l'alphabet latin; il existe aussi des matériaux historiques (et autres) dans des écritures d'origine purement africaine, telles que les alphabets bamoum et vai.

La troisième tendance, corollaire de la précédente, consiste en l'apparition d'une littérature écrite en anglais (et dans une moindre mesure dans d'autres langues européennes) par des Africains, esclaves libérés ou leurs descendants en Amérique, conscients de leur passé africain.

Enfin, les sources arabes cèdent progressivement la place à des récits dans diverses langues européennes; le nombre des œuvres de cette nature augmente progressivement et, aux XIX^e et XX^e siècles, devient tel que les livres indiquant les références bibliographiques pourraient, à eux seuls, se compter par dizaines.

Il y a eu bien entendu, malgré ces changements, une continuité dans l'historiographie de certaines parties de l'Afrique, en particulier dans celle de l'Égypte, du Maghreb et de l'Éthiopie. Dans ces pays, les chroniqueurs et biographes ont continué une tradition héritée de la période précédente; si, en Égypte et dans une moindre mesure en Éthiopie, on observe un certain déclin dans la qualité et même la quantité de ces ouvrages, le Maghreb et surtout le Maroc ont continué à produire des lettrés compétents dont les contributions à l'histoire de leur pays sont considérables.

L'évolution de la situation apparaît aussi dans les zones géographiques couvertes par des sources écrites. Alors qu'avant le XVI^e siècle les bords du Sahel soudanais et une bande étroite sur la côte est-africaine formaient la limite de la connaissance géographique, et par conséquent historique, les temps nouveaux vont ajouter progressivement de nouvelles régions que les sources de cette nature avaient ignorées jusqu'alors. Le nombre et la qualité de ces sources varient, bien entendu, de façon considérable d'une région à l'autre et d'un siècle à l'autre; et le classement par langue, caractère, objectif et origine de ces documents est encore plus complexe.

En général, l'expansion va se développer de la côte vers l'intérieur. Mais le mouvement était assez lent, et ce n'est qu'à la fin du XVIII^e siècle qu'il s'accéléra de façon sensible. La côte africaine et son arrière-pays immédiat avaient été décrits de façon sommaire par les Portugais dès le XV^e siècle. Au cours des siècles suivants, les sources écrites, désormais dans de nombreuses langues, commencèrent à donner des informations plus abondantes et détaillées sur les populations côtières. Les Européens pénétrèrent dans l'intérieur seulement dans un petit nombre de régions (au Sénégal et en Gambie, dans le delta du Niger et le Bénin, dans le royaume du Congo et le long du Zambèze jusqu'à l'Empire du Monomotapa), ajoutant ainsi ces régions au domaine des sources écrites. A la même époque, certaines parties

de l'Afrique, jusqu'alors presque inexplorées, commencèrent à être connues, par exemple la côte du sud-ouest et Madagascar.

Les sources écrites en arabe couvraient un territoire beaucoup plus vaste; l'école historique soudanaise, à mesure qu'elle obtenait des informations sur des régions précédemment inconnues, s'étendit à d'autres pays, surtout vers le sud, de sorte qu'au XIX^e siècle on peut considérer que toute la zone située entre le Sahara et la forêt — et en certains points jusqu'à la côte — était couverte par des sources écrites locales. Mais de vastes portions de l'intérieur durent attendre jusqu'au XIX^e siècle la production des premières chroniques dignes de foi.

Dans les régions côtières, nous constatons d'importantes différences en ce qui concerne l'information historique: dans l'ensemble, la côte atlantique est mieux fournie en documents écrits que la côte orientale, et la quantité des matériaux qui existent pour l'Ancien Congo, la Sénégambie et la côte entre le cap Palmas et le delta du Niger est beaucoup plus grande que celle qui existe pour le Libéria, le Cameroun, le Gabon ou la Namibie, par exemple. La situation varie aussi suivant les époques: la côte orientale, le Bénin ou l'Éthiopie fournissent beaucoup plus d'information écrite aux XVI^e et XVII^e siècles qu'au XVIII^e et le Sahara plus pendant la première moitié du XIX^e siècle que pendant la deuxième.

Étant donné la distribution irrégulière des matériaux suivant l'espace, le temps et leur caractère, aussi bien que suivant leur origine et leur langue, il est préférable de l'examiner suivant des critères variés, au lieu de s'en tenir à une seule procédure; nous les présenterons donc dans certains cas par régions géographiques, dans d'autres suivant leur origine et leur caractère.

Afrique du nord et Éthiopie

Afrique du Nord

La situation en ce qui concerne les matériaux pour l'Afrique du Nord arabo-phonie a subi, comme dans d'autres parties du continent, des changements profonds par rapport à la période précédente. Ces changements n'affectent pas tellement les chroniques historiques locales qui continuèrent, comme auparavant, à noter les événements principaux de la manière traditionnelle. Il n'y eut pas, parmi les chroniqueurs et compilateurs de cette époque, de personnalité remarquable comme celle des grands historiens du Moyen Âge, et la méthode critique de l'historien, préconisée par Ibn Khaldūn, ne fut pas poursuivie par ses successeurs. C'est seulement au XX^e siècle que l'historiographie arabe moderne apparaît.

Les changements concernent surtout deux sortes de sources: les documents d'archives d'origines diverses et les écrits des Européens. C'est seulement à partir du début du XVI^e siècle que les matériaux primaires, en arabe et en turc, commencent à apparaître en plus grand nombre. Les archives ottomanes sont comparables aux plus riches archives d'Europe par leur volume et leur importance, mais à cette époque,

elles étaient encore rarement employées et exploitées par les historiens de cette partie de l'Afrique. C'est aussi à cette période que remontent les archives secondaires des pays qui avaient appartenu à l'Empire ottoman (Égypte, Tripolitaine, Tunisie et Algérie)¹; le Maroc est un cas à part, car il a toujours conservé son indépendance et ses archives contiendront de riches matériaux historiques². Les documents sont surtout des archives gouvernementales, administratives et juridiques; les matériaux traitant du commerce, de l'industrie, de la vie sociale et culturelle sont moins nombreux, du moins avant le XIX^e siècle. Cela provient en partie de l'absence d'archives privées, qui fournissent tant d'informations précieuses pour l'histoire économique et sociale de l'Europe. Pour certains pays et certaines époques, on peut combler ces lacunes: les matériaux traitant du Maroc qu'on peut trouver dans un grand nombre de pays européens ont été rassemblés et publiés dans l'ouvrage monumental d'Henri de Castries³. Des collections analogues, ou du moins des *regesta* des documents relatifs aux autres pays d'Afrique du Nord, font partie des tâches les plus urgentes dans l'avenir immédiat.

Si nous examinons maintenant les sources narratives en arabe, nous constatons une diminution constante de la quantité et de la qualité des écrits historiques en Afrique du Nord, avec la seule exception du Maroc, où les écoles traditionnelles de chroniqueurs continuèrent à fournir des histoires détaillées des deux dynasties chérifiennes jusqu'à nos jours⁴. On peut citer par exemple *Ma'sul* de Mokhtar Soussi, en 20 volumes et une *Histoire de Tetouan* de Daoud, en cours de publication. De la chaîne ininterrompue des historiens, nous ne pouvons indiquer que quelques noms parmi les plus distingués. La dynastie Saedi a trouvé un excellent historien en al-Ufrānī (mort vers 1738)⁵ qui a couvert les années 1511-1670; la période suivante (1631-1812) eut la chance d'être décrite en détail par le plus grand historien marocain depuis le Moyen Age, al-Zāy (mort en 1833)⁶ cependant qu'al-Nāširī al-Slāwī (mort en 1897) a écrit une histoire générale de son pays qui traite plus en détail du XIX^e siècle, et combine les méthodes traditionnelle et moderne, tout en utilisant en outre des documents d'archives. Il a aussi écrit une œuvre géographique qui fournit beaucoup de matériaux sur la vie sociale et économique⁷. A ces œuvres proprement historiques, il faut ajouter les récits des voyageurs, pour la plupart des pèlerins, qui ont décrit non seulement le Maroc mais aussi les autres pays arabes jusqu'en Arabie. Les deux meilleurs récits de cette nature sont peut-être ceux qui ont été écrits par al-*Ayyāshī* de Sijilmasa (mort en 1679) et Ahmad

1. DENY J., 1930; MANTRAN R., 1965; LE TOURNEAU R., 1954.

2. MEKNASI A., 1953; AYACHE G., 1961.

3. *Les Sources inédites de l'histoire du Maroc*, 24 vol., Paris, 1905-1951.

4. LEVI-PROVENCAL E., 1922; MOKHTAR SOUSSI, *Ma'sul*, 20 volumes publiés; DAUD, *Histoire de Tetouan*.

5. Publié et traduit par O. HOUDAS, Paris, 1889.

6. Publié et traduit par O. HOUDAS, Paris, 1886.

7. Publié au Caire en 1894 en 4 vol. Nombreuses traductions partielles en français et en espagnol.

al-Darci de Tamghrut au bord du Sahara (mort en 1738)⁸; parmi les textes intéressants on peut aussi citer le rapport d'el-Tamghruti, ambassadeur du Maroc auprès de la cour ottomane en 1589-1591⁹ et la *Rihla* de Ibn Othman, ambassadeur du Maroc auprès de la Cour de Madrid.

Dans les pays entre le Maroc et l'Égypte, les chroniques locales n'étaient ni aussi abondantes ni de qualité semblable. Pour l'Algérie, il y a des histoires anonymes en arabe et en turc d'Aru et Khayruddin Barbarossa¹⁰ ainsi qu'une histoire militaire allant jusqu'en 1775 par Mohammed el-Tilimsani¹¹. On peut retracer l'histoire tunisienne grâce à une série d'annales, depuis el-Zarkachi (jusqu'en 1525)¹² jusqu'à Maddish el-Safakusi (mort en 1818)¹³. Une histoire de Tripoli a été écrite par Mohammed Ghalboun (1739)¹⁴. Les chroniques et biographies ibādites, comme celle de al-Shammākhī (mort en 1524), méritent une mention particulière car elles contiennent beaucoup d'informations précieuses sur le Sahara et le Soudan¹⁵.

Les biographies, ou dictionnaires biographiques, généraux ou spéciaux, le plus souvent consacrés à des personnalités en vue (lettrés, juristes, princes, mystiques, écrivains, etc.) combinent souvent les matériaux biographiques avec des récits historiques et éclairent de nombreux aspects de l'histoire culturelle et sociale. Les œuvres de ce genre ont été abondantes dans tous les pays arabes, mais surtout au Maroc. Même certaines poésies, parfois dans des dialectes locaux, peuvent servir de sources historiques, par exemple les poèmes satiriques de l'Égyptien el-Sijazi (mort en 1719) dans lesquels il décrit les principaux événements de son époque¹⁶.

Pour l'histoire de l'Égypte ottomane, il faut avoir recours aux chroniques qui sont encore en grande partie inédites et inexplorées. Le pays n'a produit pendant cette période que deux grands historiens, l'un au commencement de la domination turque, l'autre juste à sa fin: Ibn Iyas (mort en 1524) a noté jour par jour l'histoire de son époque, fournissant ainsi un luxe de détails qu'on trouve rarement dans les œuvres d'autres auteurs¹⁷. El-Jabarti (mort en 1822) est le chroniqueur des derniers jours de la domination turque, de l'occupation napoléonienne et de l'ascension de Mohammed Ali; il couvre donc une période cruciale de l'histoire égyptienne¹⁸. Bien qu'on ait déjà publié beaucoup de chroniques et d'autres œuvres historiques de tous les pays arabes, il en existe un nombre plus grand encore à l'état de manuscrits, éparpillés dans un grand nombre de bibliothèques dans leur pays d'origine et en dehors, qui attendent d'être publiés et exploités.

8. L'un et l'autre traduits par S. BERBRUGGER, Paris, 1846.

9. Traduit par H. DE CASTRIES, Paris, 1929.

10. Publié par NURUDDIN, Alger, 1934.

11. Traduite par A. ROUSSEAU, Alger, 1841.

12. Traduites par E. PAGNA, Constantine, s.d.

13. Publiées à Tunis en 1903.

14. Publiée par Ettore Rossi. Bologne, 1936. Il existe aussi des chroniques turques de Tripolitaine.

15. LEWICKI T., 1961.

16. Exploité par EL JABARTI.

17. WIET G., *Journal d'un bourgeois du Caire*.

18. Nombreuses éditions; une traduction sujette à caution de Chefik MANSOUR, Le Caire, 1886-1896.

Au cours de cette période, les récits des voyageurs européens prennent une importance croissante; bien que le parti pris anti-islamique de leurs auteurs leur permette rarement des rapports vraiment objectifs, ils contiennent une grande quantité de réflexions et d'observations qu'on ne trouve pas ailleurs, étant donné que les écrivains locaux considéraient beaucoup d'aspects de la vie comme banaux et dénués d'intérêt. La foule des Européens — voyageurs, ambassadeurs, consuls, négociants et même prisonniers (parmi lesquels Miguel Cervantes) — qui ont laissé leurs souvenirs et des descriptions plus ou moins détaillées des pays du Maghreb qu'ils ont visités, est sans fin; c'est peut-être encore plus vrai pour l'Égypte qui, à cause de son importance commerciale et de la proximité de la Terre sainte, attirait les visiteurs en grand nombre¹⁹. La monumentale *Description de l'Égypte* en 24 volumes (Paris 1821-1824), établie par le personnel scientifique de l'expédition de Napoléon Bonaparte, présente un intérêt particulier; c'est une source inépuisable d'informations de toutes sortes sur l'Égypte à la veille d'une nouvelle époque.

Au XIX^e siècle, les sources pour l'histoire de l'Afrique du Nord sont aussi abondantes que pour n'importe quel pays d'Europe: les chroniques locales et les récits de voyageurs sont relégués au second plan par des sources plus objectives: archives, statistiques, journaux et autres témoins directs ou indirects, permettant aux historiens d'employer les méthodes classiques mises au point pour l'histoire de l'Europe.

Deux régions de langue arabe, la Mauritanie et le Soudan oriental, méritent un traitement séparé à cause de leur situation particulière, aux confins du monde arabe. La nature des sources, dans ces deux pays, est caractérisée par la prédominance des biographies, des généalogies et de la poésie sur les annales historiques proprement dites, du moins jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Pour la Mauritanie, diverses généalogies et biographies furent publiées par Ismaël Hamet²⁰; il s'y est ajouté des poèmes et d'autres matériaux folkloriques recueillis par René Basset et plus récemment par H.T. Norris²¹. L'érudit mauritanien Mukhtâr Wuld Hamidun a entrepris activement avec succès l'étude de nouveaux matériaux. La première œuvre proprement historique remonte au début du siècle présent: *el-Wāsiṭ*, par Ahmad el-Shin-qiti, qui est une encyclopédie de l'histoire et de la culture maures, passées et présentes²². Il existe un grand nombre de chroniques locales manuscrites, de valeur variable, dans le style des brèves chroniques de Nema, Oualata et Shinqit²³. Les sources arabes provenant de la Mauritanie sont d'un intérêt et d'une importance particulières, parce que dans de nombreux cas, elles couvrent non seulement la Mauritanie proprement dite, mais aussi tous les pays limitrophes du Soudan occidental. Etant donné

19. CARRE, Le Caire, 1932.

20. *Chroniques de la Mauritanie sénégalaise*, Paris, 1911.

21. BASSET, 1909-1940; NORRIS, 1968.

22. Ahmad SHINQITI, *Al-Wasit fi tarajim udaba' Shinqit*, Le Caire, 1910, et nombreuses nouvelles éditions. Traduction française partielle, St-Louis, 1953.

23. MARTY, Paris, 1927; NORRIS, *BIFAN*, 1962; MONTEIL V., *BIFAN* 1965, n° 3-4.

les relations étroites qui ont existé dans le passé entre la Mauritanie et le Maroc, les bibliothèques et archives de ce dernier pays fourniront certainement des matériaux historiques précieux pour le premier. En plus des sources arabes, on dispose aussi des recits des Européens, qui commencent au XV^e siècle pour les régions côtières et pour les régions fluviales à la fin du XVII^e siècle; à partir du siècle suivant, nous trouvons même des correspondances diplomatiques et commerciales en arabe et dans les langues européennes.

L'historiographie locale du Soudan oriental semble avoir commencé seulement dans les dernières années du sultanat de Funj, c'est-à-dire au commencement du XIX^e siècle, moment où la tradition orale fut notée par écrit dans le texte appelé *Chronique de Funj*, dont il existe plusieurs recensions²⁴. Les généalogies de divers groupes arabes²⁵ constituent une source précieuse, ainsi que le grand dictionnaire biographique des savants soudanais, le *Tebaqat*, écrit par Wad Dayfallah, qui constitue une mine d'informations sur la vie sociale, culturelle et religieuse dans le royaume de Funj²⁶. Le plus ancien visiteur étranger connu est le voyageur juif David Reubeni (en 1523): jusqu'au XIX^e siècle, il n'y a qu'un très petit nombre d'œuvres valables, mais nous trouvons parmi elles les récits d'observateurs particulièrement lucides comme James Bruce (en 1773), W.G. Browne (1792-1798) et El-Tounsy (1803), ces deux derniers ayant été les premiers à visiter le Darfour²⁷. Au cours de la première moitié du XIX^e siècle, le Soudan reçut les visites de voyageurs plus nombreux qu'aucune autre partie de l'Afrique tropicale; leurs récits sont ainsi innombrables et, en tant que sources historiques, de qualité diverse. Jusqu'aux années 1830, il n'existe aucune source écrite pour les régions de la haute vallée du Nil (au sud du 12^e degré de latitude); mais la partie nord est bien couverte par des documents d'archives égyptiens (archives du Caire) et, en moins grand nombre, européens. Les archives des *Mahdiyya*, qui comprennent quelque 80 000 documents en arabe, conservés actuellement pour la plupart à Khartoum, constituent une source d'un intérêt exceptionnel pour les vingt dernières années du XIX^e siècle.

Ethiopie

La situation en Ethiopie, en ce qui concerne les sources écrites, n'est pas sans analogie. Comme dans les pays d'Afrique du Nord, l'historien dispose d'une grande variété de documents, internes et externes. Pour certaines périodes cruciales, il peut même utiliser des matériaux provenant de sources opposées: c'est ainsi que l'invasion musulmane d'Ahmed Gran dans la première moitié du XVI^e siècle est couverte du point de vue éthiopien par la *Chronique royale* (en guèze) de l'empereur Lebna

24. Étudiée par Mekki SHIBEIKA in *Ta'rikh Mulk-al-Sūdān*, Khartoum, 1947.

25. Recueillies par H.A. MACMICHAEL in *A History of the Arabs in the Sudan*, II. Cambridge, 1922, en même temps que d'autres documents historiques.

26. L'édition commentée la plus à jour est celle de Yusuf FADL HASAN, Khartoum, 1971.

27. James BRUCE, 1790. BROWNE W.G., 1806. Omar EL-TOUNSY, 1845.

Dengel et du côté musulman par la chronique détaillée écrite en 1543 par le scribe de Gran, Arab Faqih, sans compter les récits portugais des témoins oculaires²⁸.

La rédaction des *Chroniques royales* a commencé dès le XIII^e siècle et il existe pour presque chaque règne, même pendant la période du déclin, une ou plusieurs chroniques détaillées qui relatent les principaux événements de l'époque²⁹. Cette tradition s'est perpétuée pendant tout le XIX^e siècle et une bonne partie du XX^e comme l'illustre la Chronique amharique de l'Empereur Menelik II³⁰. Beaucoup d'œuvres de la littérature éthiopienne appartenant à d'autres catégories peuvent fournir des matériaux historiques utiles, par exemple les hagiographies, les polémiques religieuses, la poésie, les légendes, les histoires de monastères; l'histoire des Galla par le moine Bahrey (1593), témoin oculaire de l'invasion de l'Ethiopie par les Galla, constitue un document unique³¹. Un siècle plus tard, Hiob Ludolf, le fondateur des études éthiopiennes en Europe, compila d'après les informations données par un Ethiopien instruit, l'une des premières histoires générales du pays³².

Comme l'Ethiopie était le seul pays qui était resté Chrétien en Afrique, elle éveilla naturellement beaucoup plus d'intérêt en Europe que d'autres parties de l'Afrique, et cela dès le XV^e siècle. Il n'est pas étonnant que le nombre des étrangers — voyageurs, missionnaires, diplomates, soldats, marchands ou aventuriers — qui visitèrent le pays et en laissèrent une description, soit très élevé. On trouve parmi eux non seulement des Portugais, des Français, des Italiens, des Britanniques, mais aussi des ressortissants de beaucoup d'autres pays: Russes, Tchèques, Suédois, Arméniens, Géorgiens³³.

De temps en temps, des documents turcs ou arabes complètent de diverses façons les autres sources³⁴.

A partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle, ce sont les documents des archives de toutes les grandes puissances européennes ainsi que d'Addis-Abeba et même de Khartoum qui fournissent les principaux matériaux historiques. L'importance d'une étude attentive des documents amhariques originaux pour trouver leur interprétation historique correcte a été démontrée

28. ARAB FAQIH, 1897-1901; CASTANHOSO M., 1548, trad, anglaise 1902.

29. Cf. PANKHURST, 1966; BLUNDEL, 1923.

30. Ecrite par Gabré SELASSIE et traduite en français, Paris, 1930-1931.

31. Cf. BECKINGHAM; HUNTINGFORD, 1954. A part l'histoire de BAHREY, ce livre contient certaines parties de *History of High Ethiopia* d'ALMEIDA (1660).

32. Hiob LUDOLF, 1682-1684.

33. Cf. La collection monumentale de BACCARI, *Rerum Aethiopicarum Scriptores occidentales inediti a seculo XVI ad XX curante*, 15 vol., Rome, 1903-1911. Mais beaucoup d'autres matériaux ont été découverts depuis Baccari et attendent d'être publiés et exploités.

34. Par exemple le célèbre voyageur turc Evliya Chelebi (mort en 1679), dont l'œuvre *Siyaset-name* (Livre de voyages) contient dans son dixième volume une description de l'Egypte, de l'Ethiopie et du Soudan. L'ambassadeur yéménite al-Khaymi al-Kawkabani a laissé (en 1647) un compte rendu vivant de sa mission auprès de l'empereur Fasiladas, pour le règne duquel il n'existe aucune chronique-éthiopienne; publié par F.E. PEISER en deux volumes, Berlin, 1894 et 1898.

récemment par la brillante analyse du traité de Wichale (1889) faite par Seven Rebenson³⁵.

Afrique du Sud

Comparée aux autres parties du continent (à part les pays de langue arabe et l'Éthiopie que nous venons d'examiner), l'Afrique du Sud offre, pour la période examinée ici, une quantité beaucoup plus grande de matériaux écrits intéressants sous forme aussi bien d'archives que de récits. L'absence de sources d'origine purement africaine avant le XIX^e siècle constitue un désavantage certain, même si beaucoup de récits européens ont préservé des fragments de traditions orales de populations locales. Les informations historiques les plus anciennes proviennent des marins hollandais ou portugais naufragés sur la côte sud-est au cours des XVI^e et XVII^e siècles³⁶. Avec l'installation de la colonie hollandaise au Cap (1652), la production de matériaux devint plus riche et plus variée: ils comprennent d'une part des documents officiels, conservés maintenant surtout dans les archives de l'Afrique du Sud elle-même, mais aussi à Londres et à La Haye, en partie publiés ou diffusés par d'autres moyens, mais, pour la plus grande part non publiés³⁷; d'autre part, les documents narratifs qui sont représentés par des livres écrits par des Blancs — voyageurs, commerçants, fonctionnaires, missionnaires et colons — qui avaient observé directement les sociétés africaines. Mais, pendant longtemps, l'horizon géographique des Blancs resta assez limité et ce ne fut qu'au cours de la deuxième moitié du XVIII^e siècle qu'ils commencèrent à pénétrer réellement dans l'intérieur des terres. Il est donc naturel que les premiers récits traitent des Khoï du Cap (maintenant disparus). La première description détaillée de ce peuple, après quelques essais du XVII^e siècle³⁸ est celle de Peter Kolb (1705-1712)³⁹. Pendant la période hollandaise, beaucoup d'Européens visitèrent la colonie du Cap, mais il est rare qu'ils aient montré plus qu'un intérêt passager pour les Africains ou se soient aventurés à l'intérieur. Un grand nombre de leurs rapports ont été rassemblés par Godée-Molsbergen et L'Honoré Naber. Beaucoup de matériaux moins connus sont publiés régulièrement depuis les années 1920 par la Van Riebeeck Society au Cap⁴⁰. On peut trouver une image plus détaillée des sociétés africaines dans les archives des missionnaires⁴¹

35. RUVENSON Sven, The Protectorate Paragraph of the Wichale Treaty, *JAH* 5, 1964, n° 2; et discussion avec C. GIGLIO, *JAH* 6, 1965, n° 2 et 7, 1966, n° 3.

36. Cf. THEAL, 1898-1903 et BOXER, 1959.

37. On trouve des extraits de revues officielles et d'autres documents se rapportant aux populations de langues san, khoï et bantu dans MOODIE, 1960; voir aussi THEAL, 1897-1905.

38. SHAPERS, 1668; Wilhem TEN RHYNE (1686) and J.G. de GREVEBROEK (1695), Le Cap, 1933.

39. Peter KOLB, 1719.

40. GODEE-MOLSBERGEN E.C., 1916-1932; L'HONORÉ NABER S.L., 1931.

41. Cf. par exemple MULLER D.K., 1923.

ou d'après les notes de quelques observateurs expérimentés à partir de la fin du XVIII^e siècle et du commencement du XIX^e siècle, tels que Sparrman, Levaillant, Alberti, John Barrow et Lichtenstein⁴². Il convient de donner une place d'honneur à John Philips, dont l'œuvre (et la vie) a été dédiée à la défense des droits des Africains et révèle ainsi des aspects qu'on ne trouve pas habituellement dans les rapports plus conformistes⁴³.

Avec l'expansion commerciale, missionnaire et coloniale au XIX^e siècle, des matériaux plus nombreux et plus riches devinrent accessibles sur des groupes ethniques plus éloignés. Bien que la Namibie ait reçu des visites sporadiques vers la fin du XVIII^e siècle⁴⁴ c'est seulement à partir de 1830 que commencent les descriptions plus détaillées de la vie des San, Nama et Herero, car c'est à ce moment que les missionnaires⁴⁵ et les explorateurs comme J. Alexander, F. Galton, et J. Tindall s'intéressèrent activement au pays⁴⁶.

La situation est analogue pour les régions situées au nord du fleuve Orange: les rapports des premiers commerçants et chasseurs firent place à une quantité de plus en plus grande d'ouvrages écrits par des explorateurs et des missionnaires mieux équipés pour l'observation grâce à leur expérience plus grande et à la connaissance de langues africaines; par exemple Robert Moffat, E. Casalis, T. Arbousse, le plus connu étant, bien entendu, David Livingstone.⁴⁷ Les documents divers (archives, correspondance, contrats et actes officiels, etc.) pour le début de l'histoire du Lesotho ont été recueillis par G.H. Thea⁴⁸. On constate à cette époque un trait positif; l'apparition de documents exprimant des opinions d'Africains, par exemple des lettres écrites par Moshesh et d'autres leaders africains.

Contrairement à la côte, l'intérieur du Natal et du Zululand ne commença à être connu des étrangers que dans les premières décennies du XIX^e siècle. Les premiers observateurs comme N. Isaac ou N.F. Fynn⁴⁹ étant généralement des non-spécialistes, étaient rarement précis et manquaient d'objectivité quand ils avaient affaire à d'autres que des Blancs. En revanche, les Zulu eurent la chance que la notation de leurs traditions orales commença assez tôt, dans les années 1890. Elles ne furent publiées que plus tard par A.T. Bryant, dont le livre doit d'ailleurs être utilisé avec précaution⁵⁰.

42. SPARRMAN A., 1785; LEVAILLANT G., 1790; ALBERTI L., 1811; John BARROW, 1801-1806; LICHTENSTEIN H., 1811.

43. PHILIPS J., 1828.

44. WATTS A.D., 1926.

45. L'ouvrage classique de H. VEDDER, *South West Africa in early Times*, Oxford, 1938, est rédigé principalement d'après des rapports de missionnaires allemands.

46. Sir James ALEXANDER, 1836; GALTON, 1853; Journal of Joseph Tindall, 1839-1855, Le Cap, 1959.

47. ROBERT MOFFAT, 1942 et 1945; CASALIS, *Les Bassutos*, Paris, 1859; édition anglaise, Londres, 1861; ARBOUSSE, *Relation d'un voyage d'exploration*, Paris, 1842; édition anglaise, Le Cap, 1846; LIVINGSTONE, 1957.

48. THEAL G.M., *Basutoland Records*, 3 vol., Le Cap, 1883 (vol. 4 et 5 non publiés; leurs manuscrits se trouvent dans les archives du Cap).

49. N. ISAAC, 1836; FYNN N.F., 1950.

50. BRYANT A.T., 1929. Voir aussi son ouvrage *A History of Zulu*, publié d'abord sous forme d'une série d'articles en 1911-1913, puis sous forme de livre au Cap, 1964. Cf. aussi John BIRD, *The Annals of Natal*, 1495-1845, 2 vol., Pietermaritzburg, 1888.

Comme dans d'autres parties de l'Afrique, la quantité des matériaux écrits par des Européens augmenta de façon énorme au cours du XIX^e siècle et il n'est pas nécessaire d'examiner de façon approfondie toutes ses variétés et leurs auteurs. Ce qui est plus intéressant, ce sont les notes sur les réactions des premiers Africains scolarisés ou de certains chefs traditionnels, telles qu'elles ont été prises et conservées dans des correspondances, des journaux, des plaintes, des journaux personnels, des contrats ou, plus tard, dans leurs premières tentatives pour écrire une histoire de leur peuple.

En plus de la correspondance volumineuse entre des chefs africains (Moshesh, Dingaan, Cetwayo, Mzilikazi, Lobenguela, Witbooi, les chefs des Griqua, etc.) et les autorités coloniales, on trouve des documents tels que les Lois ancestrales (Vaderlike Wete) de la communauté Rehoboth à partir de 1874 ou le *Journal* de Henrik Witbooi⁵¹ l'un et l'autre écrits en afrikaans. Il y a de nombreuses pétitions et plaintes d'Africains, conservées dans les archives de l'Afrique du Sud ou à Londres et des études, relevés cadastraux et statistiques établis d'après des informations orales africaines.

Grâce à l'apparition de journaux dans les langues locales, nous pouvons suivre les idées des anciens représentants de la société en évolution. C'est dans l'hebdomadaire *Isidigimi* (publié entre 1870 et 1880) que parut la première critique des politiques européennes et de leurs effets négatifs sur la vie africaine, écrit par les premiers protonationalistes comme Tiyo Soga (mort en 1871) ou G. Chamzashe (mort en 1896) ainsi que le recueil des traditions historiques des Xhosa, par W.W. Gqoba (mort en 1888). A partir de 1884 il y eut un autre porte-parole de l'opinion africaine : *Ibn Zabantsundu* (La voix des peuples noirs) dont le rédacteur en chef fut longtemps T. Jabawu (mort en 1921). Peu avant la Première Guerre mondiale, il paraissait onze périodiques dans des langues africaines, mais ils ne défendaient pas tous la cause des Africains. Ngnoki (mort en 1924) fut une des grandes figures de l'époque. Après avoir participé activement à la guerre zulu de 1879, il publia (aux Etats-Unis) ses souvenirs et de nombreux articles sur la vie en Afrique du Sud⁵². C'est seulement au XX^e siècle que parurent les premières histoires écrites par des Africains⁵³ inaugurant une nouvelle époque dans l'historiographie sud-africaine. En effet, l'histoire de cette partie du continent a été trop longtemps envisagée du point de vue de la communauté blanche, qui avait tendance à traiter l'histoire des peuples africains comme chose négligeable et sans importance. La lutte qui est en cours maintenant dans tous les domaines de l'activité humaine exige aussi une nouvelle attitude à l'égard des sources ; il convient de porter une attention particulière à tous les matériaux écrits qui témoignent de la lutte douloureuse et victorieuse des Africains pour leurs

51. Les lois sont conservées à Rehoboth et Windhoek ; le *Journal* de WITBOOI a été publié au Cap en 1929.

52. Cf. TURNER L.D., 1955.

53. Cf. PLAATJE S.T., 1916, 1930 ; MOLEMA S.M., 1920 ; SOGA J.H., *The South-Eastern Bantu*, Johannesburg, 1930 ; idem, *Ama-Xosa: Life and Customs*, Johannesburg, 1930 ; SOGA T.B., Lovedale, 1929.

droits⁵⁴. Seule une recherche fondée sur ces témoignages et ces matériaux permettra d'écrire une histoire véridique de l'Afrique du Sud

Sources narratives extérieures

Si la période comprise entre le IX^e et le XV^e siècle est parfois appelée « l'ère des sources arabes » à cause de la prédominance des matériaux écrits dans cette langue, la période examinée ici est marquée par une brusque diminution dans ce domaine. Comme les raisons de ce changement sont liées à l'évolution d'ensemble, politique et culturelle, du monde islamique, elles seront examinées à leur place dans un volume ultérieur. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de sources arabes du tout, mais que leur nombre et leur qualité, sauf rares exceptions, ne peut se comparer ni avec la période précédente, ni avec les sources d'autres origines.

En arabe et autres langues orientales

Bien que l'œuvre de Léon (ou Jean Léon) l'Africain (originellement Hasan al-Wazzan el-Zayyati) ait été écrite en italien, elle procède de la tradition géographique arabe; en outre, c'est en tant qu'arabe et musulman qu'il entreprit ses voyages au Soudan occidental et central au début du XVI^e siècle. Cette œuvre n'est pas exempte d'erreurs, tant géographiques qu'historiques; néanmoins, c'est elle qui fournit pendant près de trois siècles à l'Europe les seules connaissances véritables qu'elle ait possédées sur l'intérieur de l'Afrique⁵⁵.

Les œuvres sur la navigation d'Ahmad Ibn Majid (au début du XVI^e siècle), le pilote qui conduisit Vasco de Gama de Malindi en Inde, présentent un intérêt très particulier. Parmi ses nombreux livres sur la théorie et la pratique de la navigation, le plus important est celui qui traite de la côte orientale de l'Afrique, car il contient, en plus d'un riche matériel topographique et du tracé des routes maritimes, des opinions catégoriques sur les Portugais dans l'océan Indien⁵⁶. On trouve quelques détails originaux sur l'Afrique orientale et le Zanj dans la Chronique de la Forteresse d'Aden, écrite par Abu Makhrama (mort en 1540)⁵⁷. Une chronique plus récente traite de la même région: celle de Salil Ibn Raziq (mort en 1873), intitulée *Histoire des Imams et Sayyid d'Oman*, dans laquelle il a incorporé une œuvre antérieure écrite en 1720 par Sirhan Ibn Sirhan d'Oman⁵⁸.

54. Voir par exemple Jabvu D.T., 1920; MAHABAVA J., 1922.

55. Première édition à Rome en 1550; la meilleure traduction moderne est *Jean-Léon l'Africain, Description de l'Afrique* par A. EPAULARD, annoté par A. EPAULARD, Th. MONOD, H. LHOTE et R. MAUNY, 2 vol., Paris, 1956.

56. SHUMOVSKIY T.A., *Tri neizvestnye lotsli Akhmada ibn Majida* (Trois livres de pilotage inconnus, de A. Ibn M.) Moscou, 1937.

57. Publié par O. LOFGREN: *Arabische Texte zur Kenntnis des Stadt Aden im Mittelalter*, 3 vol., Leipzig-Uppsala, 1936-1950.

58. Traduit par G.P. BADGER, Londres, 1871.

Le XVIII^e siècle ne fournit pour l'histoire de l'Afrique au sud du Sahara aucune source arabe antérieure de plus grande valeur; c'est seulement au début du siècle suivant qu'on observe une certaine renaissance dans ce domaine. El-Tunisi (mort en 1857), déjà cité, visita le Wadaï et relata son séjour, en une chronique qui est la première sur ce royaume, en plus de son précieux rapport sur le Darfour⁵⁹. Quelques dizaines d'années plus tôt, le Marocain Abd es-Salam Shabayani rapporta quelques informations sur Tombouctou et la région de Macina avant l'ascension au pouvoir des Dina⁶⁰.

L'histoire de l'empire songhaï, sa chute et le développement ultérieur de la vallée du Niger ont été notés non seulement par des chroniqueurs soudanais, mais encore par quelques-uns des historiens marocains cités plus haut. On a découvert récemment dans des bibliothèques marocaines de nombreuses sources encore inconnues sur les relations entre le Maghreb et le Soudan; elles attendent maintenant d'être publiées et exploitées par des historiens de l'Afrique. Il doit exister aussi de nombreux autres matériaux précieux, en arabe ou en turc, éparpillés dans d'autres pays d'Afrique du Nord et en Turquie, sur l'existence desquels nous n'avons encore que des informations extrêmement sommaires. Cette situation offre des perspectives intéressantes pour l'historien, et la localisation, l'annotation et la traduction de ces matériaux font partie des tâches les plus urgentes dans l'avenir immédiat.

Les matériaux en d'autres langues orientales sont encore plus rares qu'en arabe; cela ne signifie pas bien entendu, qu'on ne puisse pas découvrir des matériaux inconnus plus ou moins importants, par exemple en persan ou dans certaines des langues de l'Inde. Jusqu'à présent, la principale source reste le voyageur turc Evliya Chelebi, qui avait visité l'Égypte et certaines parties du Soudan et de l'Éthiopie, mais dont la connaissance d'autres parties de l'Afrique était indirecte⁶¹. Il en est de même de son compatriote, l'amiral Sidi Ali, qui copia et traduisit de l'arabe certaines parties de l'ouvrage d'Ibn Majid sur l'océan Indien dans son livre *El-Muhit*, en ajoutant seulement quelques détails⁶². Au début du XIX^e siècle, un lettré azerbaïdjanais, Zain el-Abidin Shirwani, visita la Somalie, l'Éthiopie, le Soudan oriental et le Maghreb et décrivit ses voyages dans un livre *Bustanu s-Seyahé* (le jardin des voyages)⁶³. Il semble qu'il ait existé un vif intérêt pour l'Afrique, en particulier pour l'Éthiopie, en Transcaucasie et surtout parmi les Arméniens. A la fin du XVII^e siècle, deux prêtres arméniens, Astvacatur Timbuk et Avatik Bagdasarian entreprirent un voyage à travers l'Afrique, partant de l'Éthiopie et passant par la Nubie, le Darfour, le lac Tchad et le pays takrouir jusqu'au Maroc. Le

59. *Voyage au Ouaday*, traduit par Dr PERRON, Paris, 1851.

60. Publié par J.G. Jackson, *An Account of Timbuctoo and Housa, territories in the Interior of Africa*, Londres, 1820 (réédité en 1967).

61. Evliya CHELEBI, *Seychatname*, Istanbul, 1938.

62. BITTNER M., 1897.

63. Cf. KHANYHOV M., in *Mélange asiatique*, St-Pétersbourg, 1859. Les parties concernant l'Afrique orientale sont en cours de préparation en vue de traduction par V.P. SMIRNOVA à Leningrad.

deuxième a laissé une description de leur voyage⁶⁴. En 1821, un Arménien d'Astrakhan, Warga, traversa le Sahara en partant du nord, visita Tombouctou et arriva en Côte-de-l'Or, où il écrivit en anglais un récit succinct mais plein d'informations utiles, sur son voyage⁶⁵. D'autres matériaux en arménien ou en géorgien au sujet de l'Afrique existent dans les bibliothèques et archives de ces républiques soviétiques⁶⁶.

Dans des langues européennes

L'énorme volume de la littérature européenne sur l'Afrique tropicale depuis le début du XVI^e siècle fait qu'il est impossible d'énumérer même les œuvres ou auteurs les plus importants. Une évaluation de cette littérature en tant que source pour l'histoire de l'Afrique et une étude de son caractère général répondront donc mieux à l'objectif du présent chapitre, qu'une liste interminable de noms et de titres.

Les changements dans les limites géographiques sont bien connus: au début du XVI^e siècle toute la côte depuis le Sénégal jusqu'au cap Gardafui était connue des Portugais, mais, à la fin du même siècle, c'est seulement dans l'ancien Congo, en Angola et le long du Zambèze qu'ils avaient réellement pénétré dans l'intérieur. Les deux siècles suivants n'ajoutèrent que peu de chose aux connaissances européennes: il y eut quelques tentatives sporadiques pour traverser le Sahara; des contacts durables furent établis le long du Sénégal et de la Gambie, et un voyageur alla du Zambèze à Kilwa en faisant escale sur le lac Malawi. En revanche, les informations sur les populations des côtes, surtout celles de l'Afrique occidentale, devinrent plus détaillées et diversifiées. L'exploration systématique de l'intérieur de l'Afrique ne commença qu'à la fin du XVIII^e siècle pour se terminer avec le partage du continent entre les puissances coloniales.

Du point de vue de la représentation nationale, on peut dire que le XVI^e siècle est principalement portugais, le XVII^e hollandais, français et anglais. Le XVIII^e surtout anglais et français, et le XIX^e anglais, allemand et français. Les autres pays européens étaient, bien entendu, représentés au cours de ces divers siècles, par exemple les Italiens au Congo, au XVII^e siècle, et au Soudan oriental au XIX^e ou les Danois sur la Côte des Esclaves et la Côte-de-l'Or aux XVIII^e et XIX^e siècles. Et, parmi les auteurs de livres de voyage et de descriptions (mais surtout au siècle dernier), nous trouvons des ressortissants d'Espagne, de Russie, de Belgique, de Hongrie, de Suède, de Norvège, de Tchécoslovaquie,

64. KHALATYANC G., *Armyanskio pamyatnik XVII v.o. geografi Abissinii i Severnoy Afrike voobchtche* (Mémoire arménien du XVII^e siècle sur la géographie de l'Ethiopie et l'Afrique du Nord en général), in *Zemlevedenye*, vol. 1-2, Moscou, 1899.

65. Cf. Philip D. CURTIN (directeur de publication) *Africa Remembered*, Madison, 1967 (pp. 170-189: I. WILKS, «Wargee of Astrakhan»). Voir aussi OLDEROGGE D.A., «Astrakhanec v Tombuktu v 1821 g.» (un homme d'Astrakhan à Tombouctou en 1821), *Africana/Afrikanskiy etnograficheskiy sbornik*, VIII, Leningrad, 1971.

66. Une collection de documents concernant l'histoire des relations éthiopo-arméniennes de l'Antiquité au XIX^e siècle est en cours de publication par l'Institut des études orientales de la RSS d'Arménie, Erevan.

de Pologne, de Suisse, des Etats-Unis et du Brésil; et même parfois un Grec, un Roumain ou un Maltais. Heureusement, la plupart des livres écrits dans des langues peu connues ont été traduits dans une ou plusieurs des langues les plus répandues.

Pour évaluer les matériaux européens, nous devons tenir compte non seulement de la nationalité de l'auteur de chacun, mais surtout du changement d'attitude des Européens envers les Africains et leurs sociétés en général. On pourrait ainsi schématiser en disant que les écrivains portugais étaient plus enclins à voir sous l'angle des préjugés chrétiens les peuples qu'ils décrivaient que ne l'étaient, par exemple, les Anglais; ou que les Hollandais étaient plus capables d'observations objectives que les écrivains d'autres pays. Bien entendu, il y a une différence entre un chroniqueur portugais du XVI^e siècle dont la méthode procédait de valeurs médiévales et un érudit ou physicien hollandais de la fin du XVII^e siècle, qui était le produit d'une culture déjà plus rationnelle. La qualité et la variété des matériaux que nous avons à notre disposition ne nous permettent pas de généralisation hâtive; on ne peut arriver à un jugement formel qu'en analysant chaque œuvre individuellement selon ses mérites, en prenant en considération, bien entendu, sa date et son objet. Il faut aussi se garder de croire qu'on a observé une amélioration continue de l'objectivité des récits avec le temps et que, plus on approche de l'époque actuelle, plus les observations de la réalité africaine deviennent scientifiques; ce qui équivaldrait à admettre à l'avance que le récit d'un voyageur du XIX^e siècle a naturellement plus de valeur que celui qui a été écrit il y a trois cents ans. Burton et Stanley, en tant qu'observateurs, étaient prisonniers de l'idée, présentée comme scientifiquement prouvée, de la supériorité de la race blanche, tout comme les auteurs portugais l'étaient de la prétendue supériorité de leur foi chrétienne. L'époque de la traite des Noirs n'était pas, de façon générale, favorable à des récits objectifs sur les Africains; mais les nécessités pratiques de la traite exigeaient une étude attentive de leurs activités économiques et de leurs systèmes de gouvernement, de sorte que nous avons, même depuis cette époque, une série de sources très précieuses.

Les livres sur l'Afrique et les Africains ont été écrits par des missionnaires, des commerçants, des fonctionnaires, des officiers de l'armée de terre ou de mer, des consuls, des explorateurs, des voyageurs, des colons, et parfois par des aventuriers et des prisonniers de guerre. Chacun d'eux avait des intérêts différents, de sorte que leurs objectifs et leurs méthodes varient considérablement. Les « récits de voyageurs » qui sont typiques d'un certain genre littéraire, s'intéressaient à un monde inconnu, exotique et étrange et devaient répondre à la demande générale de leurs lecteurs. Ce goût pour l'exotique et l'aventure, agrémenté d'opinions plus ou moins fantastiques sur les peuples africains ou décrivant avec complaisance les innombrables dangers rencontrés par l'héroïque voyageur, ont persisté jusque bien avant dans le XIX^e siècle⁶⁷. Les premiers missionnaires, ainsi que les plus récents, ont essayé de comprendre les religions africaines; mais pour la plupart, il leur

67. Voir maintenant R.J. ROTHBERO, 1971.

manquait la formation et la bonne volonté nécessaires pour les comprendre vraiment, et ils s'attachaient surtout à exposer leurs « erreurs » et leur « barbarie » ; en revanche, ils avaient besoin de connaître les langues locales et se trouvaient ainsi en meilleure position que d'autres pour appréhender le cadre social. Ils ont quelquefois montré un intérêt pour l'histoire et entrepris de recueillir les traditions orales locales.

Au XIX^e siècle, la plus grande partie de la littérature narrative provient des explorateurs. Selon la mode de l'époque, ils s'intéressaient surtout à la solution des grands problèmes géographiques, de sorte que leur contribution a profité plus à la géographie physique qu'à la connaissance de la société africaine. La plupart d'entre eux s'intéressaient plus aux voies navigables qu'aux voies de la culture⁶⁸. Et beaucoup d'entre eux, étant plutôt des naturalistes, manquaient du sens de l'histoire ou croyaient au mythe de l'absence d'histoire africaine. Il y a, bien entendu, des exceptions à cette règle, dont la plus célèbre est celle de Heinrich Barth.

En revanche, on vit paraître, déjà au cours du XVIII^e siècle, certaines histoires de peuples ou d'États africains, comme *The History of Dahomey* d'Archibald Dalziel (Londres, 1793) qui à l'examen, se révèle être un pamphlet anti-abolitionniste.

Après avoir montré certains des défauts des sources narratives européennes, nous pouvons examiner leurs aspects plus positifs. Avant tout, elles nous fournissent le cadre chronologique dont on a tant besoin pour l'histoire de l'Afrique, où la datation est un des points les plus faibles de la tradition orale. Même une date unique donnée par un voyageur ou autre auteur, par exemple la date de sa rencontre avec une personnalité africaine, peut former un point de départ pour toute la chronologie d'un peuple et parfois même pour plusieurs peuples. Non pas que toutes les dates soient nécessairement correctes parce qu'elles ont été notées par écrit ; il y a des cas où les auteurs européens ont fait des erreurs plus ou moins graves en rapportant des on-dit ou en essayant de calculer un intervalle de temps d'après des sources non contrôlables. Mais les Européens avaient en général à leur disposition une mesure du temps techniquement plus avancée.

La littérature narrative est d'importance primordiale comme source de l'histoire économique : routes commerciales, principaux marchés, marchandises et prix, agriculture et artisanat, ressources naturelles, tout cela pouvait être observé et décrit sans parti pris et le fut. En effet, les Européens avaient besoin sur ces questions, dans leur propre intérêt, de notes aussi objectives que possible. Il est vrai que les ressources naturelles ou les possibilités économiques de certaines régions furent peintes en couleurs exagérément brillantes pour rehausser le mérite de l'explorateur ; mais l'historien est habitué à cette sorte d'exagération et en tient compte.

Ce que les Européens ont réussi le mieux, c'est l'observation des aspects extérieurs des sociétés africaines, de ce qu'on a appelé les « us et coutumes » ; les documents contiennent d'excellentes descriptions très précises, de

68. MAZRUI A.A., 1969.

diverses cérémonies, de vêtements, de comportements, de stratégies et de tactiques guerrières, de techniques de production, etc., même si parfois la description est accompagnée d'épithètes telles que « barbare », « primitif », « absurde », « ridicule » ou autres termes péjoratifs, qui ne signifient pas grand-chose, montrant seulement un jugement en fonction des habitudes culturelles de l'observateur. Ce qui est beaucoup plus grave, c'est le manque total de compréhension de la structure interne des sociétés africaines, du réseau compliqué des relations sociales, de la ramification des obligations mutuelles, des raisons profondes de certains comportements. Bref, ces auteurs furent incapables de découvrir les motivations profondes des activités africaines.

Cependant, la rédaction de l'histoire africaine serait presque impossible sans les matériaux fournis par les sources narratives européennes. Elles peuvent avoir leurs défauts, ignorer de nombreux détails, les traiter avec mépris, avec partialité ou les interpréter de façon incorrecte; mais il s'agit là de risques normaux, inhérents à tout travail historiographique. Il n'y a donc pas de raison de rejeter ce corpus d'information énorme et extrêmement important. Il est urgent, au contraire, de réimprimer le plus grand nombre possible de récits de ce genre, de les publier avec des commentaires et notes appropriés, pour permettre de les évaluer et de les réinterpréter à la lumière de la nouvelle historiographie africaine.

Sources narratives internes

Au cours de la période examinée ici on a assisté à un nouveau phénomène aux conséquences capitales: l'apparition et le développement d'une littérature historique écrite par des Africains du sud du Sahara. Le moyen d'expression n'était pas encore l'une des langues africaines locales, mais d'abord l'arabe, dont le rôle dans le monde islamique peut se comparer à celui du latin dans l'Europe du Moyen Age — c'est-à-dire celui d'un moyen de communication entre peuples cultivés —, puis plus tard certaines langues européennes.

Il semble que la tradition historiographique ait commencé simultanément dans la ceinture soudanaise et sur la côte est-africaine, précisément dans les deux grandes régions couvertes jusqu'à ce moment par les sources arabes externes et dans lesquelles l'islam a exercé une influence prolongée. Les plus anciennes chroniques existantes datent du début du XVI^e siècle; mais elles relatent, au passé, les événements de périodes plus anciennes. La première, le *Ta'riḫ al-Fattāsh*, œuvre de trois générations de la famille Kati de Djenne, couvre l'histoire du Songhaï et des pays limitrophes jusqu'à la conquête marocaine de 1591. Le *Ta'riḫ al-Sūdān*, plus développé et plus riche en détails, fut écrit par l'historien de Tombouctou El-Saadi; il couvre en partie la même période mais continue jusqu'en 1655. Tous deux sont les œuvres de fins lettrés possédant un vaste champ d'intérêts et une connaissance profonde des événements contemporains. Ce qui est plus important encore, c'est que, pour la première fois, nous entendons la voix d'Africains authentiques, même si les auteurs prennent parti pour l'islam et considè-

rent les choses de ce point de vue. Au XVIII^e siècle commence une histoire anonyme mais très détaillée des pachas marocains de Tombouctou de 1591 à 1751, qui contient aussi des matériaux utiles pour les pays et peuples voisins⁶⁹. Nous avons une autre sorte de source dans le dictionnaire biographique des lettrés du Soudan occidental, composé par le célèbre érudit Ahmed Baba de Tombouctou (mort en 1627)⁷⁰. C'est à la même région de l'Empire songhai qu'appartient la *Ta'riḫh Say*, chronique arabe d'Ibn Adwar, écrite dit-on en 1410; si elle était authentique, elle serait le plus ancien document existant écrit en Afrique occidentale, mais il semble que ce soit plutôt une version tardive d'une tradition orale⁷¹.

De Tombouctou et de Djenne, la tradition de la rédaction de chroniques se répandit dans d'autres régions, surtout vers le sud et l'ouest dans la région comprise entre le Sahel et la forêt tropicale, et dans certains cas encore plus au sud. Les lettrés musulmans commencèrent, à partir du milieu du XVIII^e siècle et parfois avant, à mettre par écrit des chroniques locales, des généalogies de clans, des biographies succinctes et des opuscules religieux. L'exemple le plus remarquable est le *Kitāb Gonja*, écrit après 1752. C'est l'histoire du royaume Gonja, fondée en partie sur des traditions orales⁷². Il y a un grand nombre de chroniques de moindre importance, et on peut espérer que des sources analogues apparaîtront dans d'autres parties de cette région soumises à l'influence de communautés dioula ou hawsa, ou des deux. La plus grande partie de ces oeuvres sont en écriture arabe. De nombreuses chroniques ont aussi été rédigées en ajami, c'est-à-dire en langues locales, mais avec des caractères arabes.

La situation est analogue dans les régions parlant fulfulde, surtout dans le Fouta-Toro et le Fouta-Djalon. En Guinée et dans les bibliothèques de Dakar et de Paris, on trouve un grand nombre de chroniques locales en arabe ou en fulfulde (ou dans les deux langues), la plupart datant des XVIII^e et XIX^e siècles. C'est seulement récemment que les matériaux du Fouta-Djalon ont été publiés et exploités dans les ouvrages scientifiques⁷³. On peut citer à cet égard la collection Gilbert Vieillard à l'IFAN de Dakar. La situation du Fouta-Toro est meilleure; les *Chroniques du Fouta sénégalais* de Siré Abbas Soh, un auteur du XVIII^e siècle, ont été rendues accessibles il y a une cinquantaine d'années⁷⁴. Une autre oeuvre ancienne, un dictionnaire biographique de Muhammad El Bartayili, intitulé *Fath el-Shakūr* (vers 1805), est actuellement en cours de préparation par John Hunwick en vue de sa publication. Une histoire plus moderne du Fouta-Toro, écrite en 1921 par Cheikh Kamara Moussa de Ganguel et intitulée *Zūhūr al-Basātīn* (Fleurs des Jardins) n'est pas encore publiée⁷⁵.

69. *Tarikh el-Fettach*, traduit et commenté par O. HOUDAS et M. DELAFOSSE, Paris, 1913 (réédité en 1964); *Tarikh es-Soudan*, traduit et commenté par O. HOUDAS, Paris, 1900 (réédité en 1964); *Tadhkirat es-nisyan*, traduit et annoté par O. HOUDAS, Paris, 1889 (réédité en 1964).

70. Publié à Fez en 1899 et au Caire en 1912.

71. Cf. Vincent MONTEIL, *BIFAN* 28, 1966, p. 675.

72. Voir à ce sujet et pour d'autres matériaux Ivor WILKS, 1963; HODGKIN Th., 1966, pp. 442-459.

73. SOW A.I., 1968; Thierno DIALLO, 1968.

74. Traduit par M. DELAFOSSE et H. GADEN, Paris, 1913.

75. Conservé à la bibliothèque de l'IFAN. Cf. MONTEIL V., 1965, p. 540.

Le Nigeria du Nord peut lui aussi être considéré comme un pays où les chroniques et autres sources en arabe ne sont apparues qu'à une date relativement récente. L'Imam Ibn Fartuwa (fin du XVI^e siècle) a laissé une description détaillée et passionnante de la vie et de l'époque de Maï Idris et de ses guerres⁷⁶. Plus près de nous, il y a diverses listes de chefs du Bornou et des chroniques de ce pays. Les *mahrams*, actes des privilèges accordés par les chefs aux familles des notables religieux, qui permettent d'entrevoir les conditions économiques et sociales, constituent une source exceptionnelle.⁷⁷ En pays hawsa, il ne reste pas grand-chose des matériaux historiques d'avant le *jihad*, bien que le niveau d'instruction, en particulier chez les leaders religieux peul, ait été relativement très élevé⁷⁸; mais certains poèmes en hawsa ou en kanouri (Bornou), contiennent des commentaires sur les événements contemporains⁷⁹.

Le début du XIX^e siècle a vu surgir une véritable renaissance de la littérature arabe dans le Soudan central et occidental; en plus des ouvrages dans cette langue, un nombre croissant de livres étaient écrits dans des langues locales comme le hawsa, le fulfulde, le kanouri, le mandara, le kotoko, etc., en caractères arabes. Les plus féconds furent les chefs du *jihad foulani* en Nigeria du Nord, bien que la plus grande partie de leur production littéraire traite de sujets religieux et qu'un petit nombre d'œuvres seulement puissent être considérées comme de vraies chroniques⁸⁰; toute cette littérature, qu'elle soit en arabe ou dans l'une des langues locales, aide à se former une idée plus cohérente de la vie sociale et intellectuelle de cette région. Les chroniques des villes hawsa (Kano, Katsina, Abuja, etc.), bien qu'elles ne datent que de la fin du XIX^e siècle, sont dans une certaine mesure fondées sur des documents plus anciens ou sur des traditions orales⁸¹. Une évolution analogue eut lieu plus à l'est, au Baguirmi, au Kotoko, au Mandara et au Wadaï. Certaines chroniques ou listes de rois ont déjà été publiées, mais beaucoup d'autres sont encore sous forme de manuscrits; et on peut espérer que d'autres encore seront découvertes dans des collections privées⁸².

76. Publiée par H.R. PALMER, Kano 1930; traduite dans *Sudanese Memoirs I*, Lagos, 1928 et dans *History of the first twelve years of Maï Idriss Alaoma*, Lagos, 1929.

77. Recueillis par H.R. PALMER dans ses *Sudanese Memoirs*, 3 vol., Lagos, 1928 et dans *The Bornu, Sahara and the Sudan*, Londres, 1936; cf. aussi Y. Urvoy, « Chroniques du Bornou », *Journ. Société des Africanistes*, II, 1941.

78. HISKETT M., 1957, 550-558; BIVAR A.D.H., et HISKETT M., 1962, 104-148.

79. Cf. PATTERSON J.R., 1926.

80. Muhammad BELLO, *Infagu l-maysur*, publié par C.E.J. WHITTING, Londres, 1951; traduction anglaise de la paraphrase hawsa par E. J. ARNETT, *The Rise of the Sokoto Fulani*, Kano, 1922; Abdullahi DAN FODIO, *Tazyin al-waraqat*, traduit et commenté par M. HISKETT, Londres, 1963; HAJJI SACID, *History of Sokoto*, traduit par C.E.J. WHITTING, Kano s.d.; il y a aussi une traduction française de O. HOUDAS, *Tadhkirat annisyan*, Paris, 1899.

81. *The Kano Chronicle*, traduction de H.R. PALMER in *Sudanese Memoirs III*; sur Katsina, cf. *op.cit.* pp. 74-91; sur Abuja, voir MALLAMS HASSAN et SHUAIBU, *A Chronicle of Abuja*, traduit du hawsa par P.L. HEATH, Ibadan, 1952.

82. Cf. PALMER H.R., 1928; divers ouvrages de J.P. LEBOEUF et M. RODINSON in *Etudes camerounaises*, 1938, 1951, 1955 et *BIFAN* 1952 et 1956; M.-A. TUBIANA sur le Ouaday, in *Cahiers d'études africaines* 2, 1960.

Une chronique rimée en fulfulde décrit la vie et les activités du grand réformateur toucouleur al-ḥādīdj⁴Umar⁸³, qui est lui-même l'auteur de l'ouvrage religieux *Rimāh Hizb el-Rahim* (Lances du parti du Dieu miséricordieux), qui contient aussi beaucoup d'allusions historiques aux conditions de vie dans le Soudan occidental⁸⁴.

Par le nombre de ses chroniques, la côte est-africaine peut se comparer au Soudan. Plusieurs villes ont leurs chroniques écrites en arabe ou en kiswahili (en écriture arabe), donnant les listes des rois et les récits de la vie politique. Une seule de ces chroniques est vraiment ancienne, celle de Kilwa, qui a été composée vers 1530 et nous est parvenue en deux versions différentes, l'une transmise par de Barros, l'autre copiée à Zanzibar en 1877⁸⁵. La majorité des autres chroniques n'ont été composées que récemment; certaines remontent au-delà de la deuxième moitié du XVIII^e siècle; une bonne partie d'entre elles se concentre sur les événements d'avant l'arrivée des Portugais. Elles constituent donc, dans une certaine mesure, une notation de traditions orales et doivent être traitées et évaluées en tant que telles⁸⁶. Un nombre considérable de manuscrits restent encore dans des collections privées; depuis 1965, plus de 30 000 pages de manuscrits swahili (et aussi arabes) ont été découvertes et on peut espérer trouver, quand on aura fouillé avec soin toute la côte, des matériaux qui éclaireront nombre d'aspects encore inconnus de l'histoire de l'Est africain⁸⁷. Les historiens peuvent d'ailleurs utiliser avec profit non seulement les chroniques mais d'autres genres littéraires, par exemple la poésie swahili, notamment le poème *al-Inkishāfi* (composé au cours de la deuxième décennie du XIX^e siècle), qui décrit l'ascension et le déclin de Pate⁸⁸.

La production littéraire des Africains dans des langues européennes commença seulement deux siècles plus tard que la rédaction en arabe. Comme on peut s'y attendre, les premiers spécimens furent produits par des habitants de la côte occidentale, où les contacts avec le monde extérieur avaient été plus nombreux qu'ailleurs.

Bien que les noms de Jacobus Captain (1717-1749), A. William Amo (né vers 1703, mort vers 1753) et Philip Quaake (1741-1816), tous trois d'origine Fante, méritent d'être retenus comme ceux des premiers pionniers de la littérature africaine dans les langues européennes, leur contribution à l'historiographie africaine fut négligeable. Incomparablement plus importantes, en tant que sources historiques, sont les oeuvres des esclaves libérés de la deuxième moitié du XVIII^e siècle: Ignatius Sancho (1729-1780), Ottobah Cugoano (vers 1745-1800?) et Oloduah Equiano-Gustavus Vasa (vers 1745-1810?). Tous

83. M.A. RYAM, *la Vie d'El Hadj Omar — Qasida en Poular*, traduit par H. CAHEN, Paris, 1935.

84. *Kitab Rimāh Hizb al-Rahim*, Le Caire, 1927; une nouvelle édition et traduction en préparation par J.R. WILLIS.

85. Analysée par G.S.P. FREEMAN-GRENVILLE, *The medieval history of the Coast of Tanganyika*, Oxford, 1962.

86. Sur les chroniques arabes et swahili en général, cf. FREEMAN-GRENVILLE G.S.P., 1962; PRINS A.H.J., 1958; ALLEN J.W.T., 1959, 224-227.

87. La plus importante découverte de cette nature ces dernières années a été celle du *Kitab al-Zanj* (livre des Zanj) qui traite de l'histoire de la Somalie du sud et du Kenya du nord. Cf. CERULLI E., 1957.

88. Cf. HARRIES L., 1962.

trois s'intéressaient principalement à l'abolition de la traite des Noirs et leurs livres sont donc polémiques, mais en même temps ils fournissent beaucoup de matériaux autobiographiques sur la situation des Africains tant en Afrique qu'en Europe⁸⁹. De la même période date un document unique, le journal d'Antera Duke, un des principaux commerçants de Calabar, écrit en « pidgin english » local et couvrant une longue période; bien qu'il soit assez bref, ce journal éclaire de couleurs vives la vie quotidienne dans l'un des ports négriers les plus importants⁹⁰.

Sur Madagascar, nous avons une sorte de journal tenu par le grand roi merina, Radama I^{er} (1810-1828) en écriture arabe (sura-be). Vers 1850, deux autres aristocrates merina, Raombana et Rahaniraka, rédigeaient en alphabet latin des récits qui aident à reconstruire une image plus complète de la vie quotidienne chez les Merina du XIX^e siècle⁹¹.

Au cours du XIX^e siècle, beaucoup d'Africains ou d'Afro-Américains participèrent aux voyages d'exploration ou publièrent des réflexions sur la vie africaine, combinées parfois avec des polémiques de nature générale. Samuel Crowther, un Yoruba, qui avait fait ses études au Sierra Leone et en Grande-Bretagne, prit part aux expéditions du Niger en 1841 et 1853. Il a laissé des descriptions de ses voyages⁹². Thomas B. Freeman, né en Angleterre et d'origine métisse, voyagea beaucoup en Afrique occidentale et décrivit les peuples de la côte et de son arrière-pays avec sympathie et inspiration⁹³. Deux Afro-Américains, Robert Campbell et Martin R. Delany, se rendirent dans les années 1850 au Nigeria pour chercher une région qui conviendrait à une colonie éventuelle d'Afro-Américains⁹⁴; et un Libérien, Benjamin Anderson, décrivit avec beaucoup de détails les observations précises qu'il avait faites pendant son voyage dans la haute vallée du Niger⁹⁵. Il faut classer à part deux remarquables leaders africains, Edward W. Blyden et James Africanus Horton. Certains des livres et articles de Blyden forment en eux-mêmes une source historique; d'autres ont déjà le caractère d'une interprétation historique. Mais même ces derniers sont indispensables pour toute recherche sur l'apparition de la conscience africaine⁹⁶. Il en est de même de l'œuvre d'Horton, avec la différence qu'il était plus incliné à une observation précise des sociétés, avec lesquelles il entra plus étroitement en contact⁹⁷.

Ces deux hommes forment déjà une transition avec le groupe des Afri-

89. Ignatius SANCHO, 1731; Ottobah CUGUANO, 1787; *The interesting narrative of the life of Oloduah Equiano, or Gustavus Vasa, the African*, Londres, 1798.

90. Darryl FORDE, 1956. Le manuscrit original a été détruit par des bombardements en Ecosse au cours de la dernière guerre, mais des extraits pour la période 1785-1787 ont été conservés sous forme de copies.

91. BERTHIER H., 1933; « Manuscrit de Raombana et Rahanirika », *Bull. de l'Académie malgache*, 19, 1937, pp. 49-76.

92. Cf. *Journals of the Rev. J.J. Schön and Mr. Crowther*, Londres, 1842, Samuel CROWTHER, 1855.

93. Thomas B. FREEMAN, 1844.

94. Robert CAMPBELL, 1861; Martin R. DELANY, 1861.

95. Benjamin ANDERSON, 1870.

96. Sur BLYDEN, cf. Hollis R. LYNCH, 1967.

97. J.A.B. HORTON, 1863; *Letters on the political conditions of the Gold Coast...*, Londres, 1870

cains qui se mirent à écrire l'histoire de leurs pays ou de leurs peuples. Une première tentative fut faite, mais avec plus d'accent sur l'ethnographie, par l'abbé Boilat, un mulâtre de Saint-Louis, dans ses *Esquisses sénégalaises*⁹⁸. On observe plus d'intérêt pour l'historiographie, fondée principalement sur des traditions orales, dans les parties du continent soumises à la domination britannique, mais seulement à la fin du XIX^e siècle. C.S. Reindorf, un Ga, considéré comme le premier historien moderne d'origine africaine, a publié en 1895 à Bâle son *History of the Gold Coast and Asantee*. C'est avec lui et Samuel Johnson, dont l'ouvrage *History of Yorubas* est contemporain du livre de Reindorf, mais n'a été publié qu'en 1921, que commence la chaîne ininterrompue des historiens africains, d'abord amateurs (en majorité missionnaires), puis professionnels. Leurs idées et leurs œuvres sont traitées dans le chapitre consacré au développement de l'historiographie africaine.

Toutes ces sources narratives, écrites en arabe ou dans diverses langues africaines et européennes, forment un vaste et riche corpus de matériaux historiques. Elles ne couvrent pas, bien entendu, tous les aspects du processus historique et ont un caractère régional, n'offrant dans certains cas qu'une image fragmentaire. Celles qui ont été écrites par des musulmans montrent souvent un parti pris prononcé qui apparaît dans la manière dont ils traitent des sociétés non islamiques. Quant aux auteurs des sources narratives dans les langues européennes, ils étaient en même temps des polémistes militant contre la traite des Noirs ou pour l'égalité, et ont par conséquent une certaine tendance à la partialité. Mais il s'agit là de défauts tout à fait normaux de toutes les sources narratives et même, si nous en sommes conscients, ces documents présentent un avantage décisif : ce sont des voix d'Africains, qui nous dessinent l'autre versant de l'histoire, celui qui a été noyé sous le flot des opinions étrangères.

Sources archivistiques privées, rapports secrets et autres témoignages

Par sources privées, nous entendons principalement les documents écrits qui sont la conséquence du besoin de noter diverses activités humaines et n'étaient pas à l'origine destinés au grand public, mais seulement à un petit groupe de personnes intéressées. Elles comprennent donc surtout de la correspondance, officielle ou privée, des rapports confidentiels, les comptes rendus de diverses transactions, des registres commerciaux, des statistiques, des documents privés de diverses sortes, des traités et accords, des journaux de bord, etc. Ces matériaux sont la véritable matière première de l'historien chercheur puisqu'ils offrent — au contraire des sources narratives qui ont été composées avec un objectif bien défini — un témoignage objectif, exempt en principe d'arrière-pensées, destinées à un vaste public ou à la

98. Paris, 1833.

postérité. Ces matériaux se trouvent principalement dans les archives et bibliothèques publiques ou privées.

L'opinion ancienne selon laquelle il n'y a pas assez de sources privées pour l'histoire de l'Afrique a été réfutée. Non seulement il existe des collections extrêmement riches de documents dans les anciennes métropoles et des matériaux très importants en Afrique même, produits pendant les périodes pré-coloniales et coloniales par des institutions privées ou dépendant d'Etats européens, mais les recherches récentes ont localisé ou découvert une quantité de matériaux privés émanant d'Africains et écrits en arabe ou dans des langues européennes. Alors qu'auparavant on considérait que les documents de cette nature étaient exceptionnels et ne pouvaient se trouver que dans quelques lieux privilégiés, il est maintenant clair qu'il existe une masse de sources écrites d'origine africaine dans beaucoup de parties du continent et aussi dans des archives d'Europe et d'Asie.

Examinons d'abord les matériaux écrits en arabe. Pour la période précédant le XIX^e siècle, on n'a encore découvert que des exemples isolés de correspondance locale ou internationale, surtout en provenance d'Afrique occidentale. Il y a des lettres du Sultan ottoman au Mai Idris du Bornou (en 1578), découvertes dans des archives turques, et des lettres, également de la fin du XVI^e siècle, du Sultan du Maroc aux Askya du Songhaï et au Kanta du Kebbi. L'arabe était employé comme langue diplomatique non seulement dans les cours islamisées du Soudan mais aussi par des princes non musulmans. Le cas le plus connu est celui des Asantehenes, qui faisaient rédiger par des scribes musulmans, en arabe, leur correspondance avec leurs voisins du nord ainsi qu'avec les Européens de la côte. Un certain nombre de ces lettres ont été trouvées à la Bibliothèque royale de Copenhague. La chancellerie arabe de Kumasi s'est maintenue pendant une grande partie de la deuxième moitié du XIX^e siècle, et l'arabe a aussi été utilisé pour tenir les registres des décisions administratives, judiciaires, comptables, etc. A l'autre bout de l'Afrique on a l'exemple du traité entre le marchand français d'esclaves Morice et le Sultan de Kilwa en 1776.

Le XIX^e siècle a vu un développement considérable de la correspondance en arabe dans tout le continent. La création d'Etats centralisés dans le Soudan entraînait des activités administratives et diplomatiques de plus en plus importantes; et l'on a découvert un abondant matériel de cette nature, principalement dans le sultanat de Sokoto et des émirats qui en dépendaient, de Gwandu à Adamawa, dans l'Etat de Macina ou l'Etat de Liptako et dans l'Empire de Bornou. Tous les musulmans qui étaient chefs d'Etats grands ou petits entretenaient une correspondance active entre eux et avec les puissances coloniales en progression. Dans beaucoup d'archives des pays d'Afrique occidentale (et parfois en Europe) on trouve des milliers de documents en arabe, émanant de personnalités telles que al-Hādjdj'Umar, Ahmadu Seku, Ma-Ba, Lat Dyor, Mahmadu Lamine, Samory, al-Bakka'i, Rabih, et beaucoup d'autres chefs de moindre envergure. L'administration coloniale aussi tenait en arabe sa correspondance avec eux, en Sierra Leone, en Guinée, en Nigeria et dans la Côte-de-l'Or. Il existe des lettres échangées entre le Pacha ottoman de Tripoli

et les cheikhs du Bornou, entre le Sultan de Darfour et l'Égypte, entre Tombouctou et le Maroc. La situation était analogue en Afrique orientale; il semble cependant que les archives de Zanzibar ne soient pas aussi riches en documents qu'on pourrait s'y attendre raisonnablement dans une ville qui avait des relations commerciales et politiques aussi vastes. Il doit y avoir, bien entendu, une grande quantité de documents de teneurs diverses entre les mains de particuliers. Le rassemblement et le catalogage de tous ces documents sera une tâche difficile mais indispensable dans l'avenir proche.

A la même catégorie appartiennent les textes écrits en écriture vaï; celle-ci fut inventée vers 1833 par Momolu Duwela Bukele et se répandit très rapidement parmi le peuple vaï, de sorte qu'à la fin du siècle presque tous connaissaient cette écriture et l'employaient couramment, pour la correspondance privée et officielle, pour la tenue des comptes et aussi pour écrire les lois coutumières, proverbes, contes et fables. Beaucoup de peuples voisins, par exemple les Mende, les Toma (Loma), les Gerze et les Basa adaptèrent l'écriture vaï à leurs langues et l'employèrent à des fins analogues⁹⁹.

Au début du XX^e siècle, le sultan Njoya des Bamoum (Cameroun) inventa pour la langue bamoum une écriture spéciale qu'il modifia quatre fois au cours de sa vie; mais contrairement à l'écriture vaï, utilisée généralement par la majorité de la population, l'écriture bamoum ne fut révélée qu'à un assez petit groupe à la cour du sultan. Cependant Njoya composa dans cette écriture un gros volume sur l'histoire et les coutumes de son peuple, volume sur lequel il travailla pendant de nombreuses années et qui constitue une véritable mine d'informations précieuses sur le passé¹⁰⁰. Il faut y ajouter les textes en Nsibidi¹⁰¹ de la Cross River Valley (sud-est du Nigeria) consistant en inscriptions dans des sanctuaires et en formules de communication entre membres de certaines sociétés secrètes.

Les matériaux rédigés dans les langues européennes vont du XVI^e siècle à nos jours; ils sont écrits dans une douzaine de langues, extrêmement abondants et dispersés dans le monde entier, gardés dans des centaines de lieux différents, archives, bibliothèques ou collections privées. Il en résulte que leur exploitation par l'historien est assez difficile, surtout dans les cas où il n'existe ni guides ni catalogues. C'est pour cette raison que le Conseil international des archives, sous les auspices de l'Unesco et avec son soutien moral et financier, a entrepris de préparer une série de guides des sources de l'histoire de l'Afrique. L'objectif principal était de répondre aux besoins des chercheurs travaillant sur l'histoire de l'Afrique en facilitant l'accès à la totalité des sources existantes. Comme la recherche historique s'est longuement concentrée sur un petit nombre de bibliothèques d'archives qui conservent les souvenirs de la période coloniale, il était important d'attirer l'attention aussi sur l'existence d'un corpus important et très dispersé de matériaux non encore exploités. Si les guides sont consacrés en premier lieu

99. Cf. DALBY D.A., 1967, 1-51.

100. *Histoire et coutumes des Bamoun, rédigés sous la direction du Sultan Njoya*, trad. Par P. Henri MARTIN, Paris, 1952. L'original est conservé au Palais du Sultan à Fumbam.

101. Cf. DAYRELL, 1910-1911; MAC-GREGOR, 1909.

aux archives publiques et privées, ils tiennent compte aussi des matériaux d'intérêt historique conservés dans les bibliothèques et les musées. La série doit comprendre onze volumes, donnant des informations sur les sources archivistiques conservées dans les pays de l'Europe occidentale et aux Etats-Unis et qui traitent de l'Afrique au sud du Sahara. Les volumes suivants ont déjà été publiés :

volume 1-République fédérale d'Allemagne (1970), volume 2-Espagne (1971), volume 3-France (I, 1971), volume 4-France (II, 1976), volume 5-Italie (1973), volume 6-Italie (1974), volume 8-Scandinavie (1971), volume 9-Pays-Bas (1978). Le volume 7 (Vatican) est attendu dans un proche avenir. Les volumes couvrant la Belgique, le Royaume-Uni et les Etats-Unis paraîtront séparément mais suivront la même méthode de présentation¹⁰². Comme l'a fort bien dit Joseph Ki-Zerbo dans son introduction à la série : « Dans le combat pour la redécouverte du passé africain, le guide des sources de l'histoire de l'Afrique constitue une nouvelle arme stratégique et tactique. »¹⁰³

En plus de ce projet très important, il y a déjà d'autres guides des sources, surtout par régions ou d'après des critères spéciaux. Parmi les plus complets figurent les trois guides pour l'histoire de l'Afrique occidentale, publiés dans les années 1860, et couvrant les archives du Portugal, de l'Italie, de la Belgique et de la Hollande¹⁰⁴.

Plus ambitieuses et dans une certaine mesure plus avantageuses sont les publications de documents d'archives *in extenso* ou sous forme de *regesta*. Jusqu'à présent ce sont surtout les matériaux des archives portugaises qui ont été présentés sous cette forme. On dispose aujourd'hui, en plus de l'œuvre de Paiva Manso (fin du XIX^e siècle)¹⁰⁵ de deux grandes collections de documents missionnaires provenant d'archives portugaises (et de quelques autres) ; l'un par A. da Silva Rego¹⁰⁶ l'autre par A. Brasio¹⁰⁷. Il y a quelques années, une collection monumentale a été entreprise, préparée par les efforts conjoints des archives portugaises et rhodésiennes, dans laquelle tous les documents portugais concernant le Sud-Est africain seront publiés dans leur texte original avec une traduction anglaise¹⁰⁸.

Il y a aussi des éditions restreintes dans le temps, dans leur portée, ou leur objet. Cette catégorie est représentée, d'une part par les *British Parliamentary Papers* et par divers Livres bleus et Livres blancs, datant surtout de la période coloniale, et d'autre part par des sélections récentes

102. Les volumes des Etats-Unis et du Royaume-Uni donneront des listes de documents se rapportant à tout le continent.

103. *Quellen zur Geschichte Afrikas südlich der Sahara in den Archiven der Bundesrepublik Deutschland* (guide des sources de l'histoire de l'Afrique, vol. I) Zug, Suisse, 1970, Preface p. 7.

104. CARSON P., 1962; RYDER A.F.C., 1965; GRAY R. et CCHAMBERS D., 1965.

105. Paiva MANSO, 1877.

106. A. da SILVA REGO, 1949-1958.

107. A. BRASIO, 1952.

108. *The historical documents of East and Central Africa*, Lisbonne-Salisbury, depuis 1965; comprendra environ 20 volumes.

plus scientifiques¹⁰⁹. Tels sont les travaux de Cuvelier et de L. Jadin sur les documents du Vatican pour l'histoire de l'ancien Congo¹¹⁰ ou la sélection de C.W. Newbury sur la politique britannique en Afrique occidentale, et l'étude documentaire de G.E. Metcalfe sur les relations entre la Grande-Bretagne et le Ghana¹¹¹. C'est à cette catégorie qu'appartient aussi la vaste collection de matériaux d'archives sur la politique italienne à l'égard de l'Ethiopie et des pays voisins, en cours de publications par C. Giglio¹¹². Beaucoup d'autres publications de cette nature à partir d'archives européennes ont rendu accessibles des documents pour tel ou tel aspect de l'histoire coloniale. Le point faible de ces sélections est sans aucun doute précisément leur caractère sélectif, parce que chaque compilateur suit, dans le choix de ses matériaux, ses propres règles subjectives, alors que le chercheur qui étudie une question a besoin de toutes les informations et d'une documentation complète.

Dans tous les Etats africains indépendants existent maintenant des archives gouvernementales, qui conservent les matériaux hérités de l'administration coloniale antérieure. Bien que, dans certains pays, des guides ou des catalogues aient été publiés, la majorité des archives d'Afrique est encore en cours de classement et de description¹¹³. La publication d'une série de guides de toutes les archives publiques et privées d'Afrique, comme ceux qui sont en cours de publication pour les archives européennes, est maintenant une nécessité urgente.

Les archives gouvernementales d'Afrique, comparées à celles des anciennes métropoles, ont des avantages aussi bien que des inconvénients. A part un petit nombre d'exceptions, la tenue d'archives détaillées n'a commencé en Afrique que dans les années 1880, et il y a de nombreuses lacunes et des matériaux perdus. Ces lacunes doivent être compensées par d'autres sources, dont les plus importantes sont les archives des missionnaires et des hommes d'affaires et les documents privés sans compter, bien entendu, les archives des capitales européennes.

En revanche, les avantages des archives d'Afrique sur celles des anciennes métropoles sont nombreux: d'abord, les archives africaines conservent des matériaux et des documents qui ont un rapport plus direct avec la situation locale, alors que les « archives coloniales » d'Europe contiennent surtout des documents sur la politique du colonisateur. Les archives africaines conservent souvent des documents de la période pré-coloniale, tels que les rapports des premiers explorateurs, les informations recueillies par divers commerçants, fonctionnaires et missionnaires dans de lointaines régions intérieures, rapports qui n'étaient pas considérés

109. *Guides to materials for West African history in european archives*, published by the University of London at the Athlone Press since 1962, c.f. note 104.

110. CUVELIER J. et JADIN L., 1954.

111. NEWBURY C.W., 1965; METCALFE G.E., 1964.

112. GIGLIO Carlo, *l'Italia in Africa*, Série Storica, Volumo Primo.

113. Pour une étude de la situation à la veille de l'indépendance, voir Philip D. CURTIN, 1960, 129-147.

comme dignes d'être envoyés en Europe, mais qui sont d'une importance exceptionnelle pour l'histoire locale. Ces archives contiennent aussi un nombre beaucoup plus grand de documents, émanant d'Africains, que les archives d'Europe. De façon générale, bien qu'il y ait en Afrique beaucoup de documents qui font double emploi avec ceux d'Europe, un chercheur qui travaillerait seulement avec les sources trouvées dans les anciennes métropoles, aurait tendance à écrire une histoire des intérêts européens en Afrique plutôt qu'une histoire des Africains. En revanche, l'utilisation exclusive des archives déposées en Afrique ne peut pas donner une image complète, car beaucoup de documents ou de rapports y manquent ou sont incomplets.

Pour terminer, il nous faut mentionner quelques autres documents appartenant aussi à cette catégorie. D'abord, les cartes et autres matériaux cartographiques. Bien que, depuis le XVI^e siècle, le nombre des cartes imprimées de l'Afrique ait augmenté chaque année, il en existe un grand nombre qui sont encore conservées sous forme de manuscrits dans diverses archives et bibliothèques d'Europe, certaines d'entre elles magnifiquement décorées et coloriées. Sur ces cartes, on peut souvent trouver des noms de localités qui n'existent plus aujourd'hui ou qui sont connues sous un autre nom, alors que les noms anciens sont mentionnés dans d'autres sources orales ou écrites. Par exemple, un certain nombre de peuples bantou de l'est ont des traditions de migrations en provenance d'une région appelée Shungwaya ; on ne connaît pas de localité de ce nom à présent ; mais on le trouve, sous diverses orthographes, sur certaines des cartes anciennes ; par exemple, celle de Van Linschotten (1596) ou celle de William Blaeu (1662) et d'autres encore, où Shungwaya apparaît sous diverses orthographes, d'abord comme une ville, puis comme une région non loin de la côte. Ces anciennes cartes fournissent aussi des renseignements sur la distribution des groupes ethniques, les frontières des Etats et des provinces, donnent des noms divers pour des fleuves, montagnes et autres éléments topographiques, bref offrent des matériaux toponymiques très utiles qui, à leur tour, donnent de précieuses informations historiques. W.G.L. Randles a proposé une méthode pratique pour exploiter les matériaux cartographiques à des fins historiques pour l'Afrique du Sud-Est au XVI^e siècle¹¹⁴. La pertinence de ce matériel a déjà été reconnue, et l'historien a à sa disposition le grand ouvrage de Yusuf Kemal, *Monumento Cartographica Africae et Aegypti*, qui contient aussi de nombreux textes narratifs dans leur version originale et en traductions, mais s'arrête juste au XVI^e siècle¹¹⁵. Nous devons donc approuver la demande de Joseph Ki-Zerbo, de publier une collection de toutes les anciennes cartes de l'Afrique dans un atlas avec des textes commentés¹¹⁶. Un premier pas dans cette direction a été fait par la publication récente de près de

114. RANGLES W.G.L., 1958.

115. Le Caire, 1926-1951.

116. Cf. note 103.

cent cartes à Leipzig, mais les commentaires sont insuffisants et les cartes proviennent toutes de matériaux imprimés¹¹⁷.

On trouve aussi dans les sources écrites d'autres matériaux qui sont les données linguistiques. Comme un chapitre spécial de ce volume est consacré à l'examen de la linguistique en tant que science historique associée, nous laisserons de côté les questions de méthodologie et limiterons notre examen aux indications sur la nature des sources où ces données linguistiques peuvent se rencontrer. Depuis l'époque des premiers contacts avec l'Afrique, il a été de bon ton d'ajouter aux récits de voyages d'Européens et à leurs rapports de toute nature, des listes plus ou moins longues de mots dans les langues locales. Les premiers vocabulaires remontent au XV^e siècle; et, jusqu'au XIX^e siècle, nous trouvons rarement un livre sur l'Afrique sans un supplément de cette nature, parfois accompagné d'une brève grammaire. Bien que l'orthographe ne soit presque jamais systématique, il n'est pas difficile d'identifier les mots et les langues. La publication la plus remarquable dans cette catégorie est la grande collection de vocabulaire d'environ 160 langues publiée par Koelle¹¹⁸. La valeur de ce travail n'est pas seulement linguistique, comme l'ont montré Curtin, Vansina et Hair¹¹⁹. L'ancien royaume du Congo a été particulièrement heureux dans ce domaine: des ouvrages traitant du Kicongo ont été publiés depuis le XVII^e siècle: une grammaire par Brusciotto (1659) et un dictionnaire par de Gheel (mort en 1652)¹²⁰. A part ces ouvrages imprimés, il en existe d'autres dans diverses bibliothèques et archives (Vatican, British Museum, Besançon, etc.) Leur valeur pour l'historien est plus grande que celle des simples listes de mots, parce qu'ils sont plus complets et qu'ils permettent ainsi une étude diachronique de la nomenclature sociale et culturelle¹²¹.

Les sources écrites, narratives aussi bien qu'archivistiques, dans des langues africaines, orientales ou européennes, représentent un corpus énorme de matériel pour l'histoire de l'Afrique. Pour abondants que soient les documents de toute sorte, livres et rapports déjà connus, ils ne représentent en toute probabilité qu'un fragment des matériaux existants. Tant en Afrique qu'au dehors, il doit y avoir d'innombrables lieux qui n'ont pas encore été explorés du point de vue des sources possibles de l'histoire de l'Afrique. Ces régions inexplorées sont maintenant « les taches blanches » sur la carte de nos connaissances des sources de l'histoire de l'Afrique. Plus tôt elles disparaîtront, et plus riche sera l'image que nous pourrons donner du passé africain.

117. *Afrika auf Karten des 12-13 Jahrhunderts — Africa on 12th to 18 century maps*, 1968.

118. KOELLE S.W., 1963.

119. CURTIN P. et VANSINA J., 1964; HAIR, 1965.

120. *Regulae quadam pro difficillimi Congenius idiomatis faciliori captu ad Grammatica normam*, redactae A.F. Hyacintho BRUSCIOTTO, Rome MDCLIX; J. van WING et C. PENDERS, *Le plus ancien dictionnaire Bantu. Vocabularium P. Georgii Gelsenis*. Louvain, 1928.

121. La grammaire de Brusciotto a été exploitée à ces fins par D.A. OLDEROGGE dans son article instructif « Sistema rodstva Bakongo v XVII. » (Système de parenté Bakongo au XVIII^e siècle) in *Afrikanskiy etnograficheskiy sbornik III*. Moscou, 1959.